

1939

– René-Jean NAVARIN, « Voyage au “Pays sans nom” avec le Grand Meaulnes d’Alain-Fournier », **Alger étudiant**, janvier 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 50 ; mention de la correspondance d’Alain-Fournier avec Jacques Rivière].

– « Rimbaud, par Jacques Rivière. Emile-Paul édit. Paris », **Esculape**, janvier 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 52 ; quatre lignes de présentation, pour deux citations :

« L’opinion de Jacques Rivière sur Rimbaud ne peut nous trouver indifférents. Le personnage étudié est, à la fois, un abîme et un sommet. Son esprit et son œuvre sont l’objet ici de notations profondes et aiguës »].

– « L’esprit des gens de plume », **Le Petit Marseillais**, 15 mars 1939

[page « Magazine », coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 52 ; texte complet de la coupure, en citation d’une étude de Rivière :

« La grandeur de César Franck est de n’avoir jamais dit que ce qu’il avait à dire. Il ne s’est pas douté qu’on pût jouer avec la matière sonore. Il a eu le respect de son utilité. Il ne l’a employée que pour la faire servir à quelque dessein. / (Jacques Rivière) »]

– P.S.L., « L’Allemagne et les Allemands », **L’Indépendant du Lot-et-Garonne**, 19 avril 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 51 ; article hostile à Léon Blum et favorable à Charles Maurras, citations de *L’Allemand* de Jacques Rivière].

– Jean-Pierre MAXENCE, « Jacques Rivière : L'Allemand (N.R.F.) », *Gringoire*, 12e année, n° 545, 20 avril 1939, p. 7, col. 2-3

[rubrique : « Les livres de la semaine » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 51 ; conclusion :

« Il y a une singulière délectation à lire aujourd'hui cette œuvre d'un écrivain français sur l'Allemand... Restant à la fois pleine de justesse, de justice, elle donne une idée grave et féconde des problèmes contemporains. Elle les éclaire et les précise. Je ne sais pas de meilleur moment pour goûter L'Allemand du grand analyste que fut Rivière. Littérairement, l'ouvrage est de premier ordre. Humainement, il est plus qu'utile. »]

– E.D., « "L'Allemand" de Jacques Rivière (N.R.F.) », *Oran républicain*, 3e année, n° 799, dimanche 30 avril 1939 ;

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 52 ; texte complet :

« On est tenté de considérer ce livre plein d'enseignement de toute sorte comme un reportage bien qu'en réalité M. Rivière eut trop le goût des nuances trop la passion de l'exactitude pour qu'on diminue son œuvre d'un terme trop souvent galvaudé.

Il s'agit bien plutôt ici d'une étude de psychologie fondée sur des observations multiples d'un portrait collectif dressé d'après nature, d'une analyse critique d'un tempérament national.

Rivière raconte-t-on faillit ne point publier son livre de crainte de s'y être laissé entraîner à quelque inconsciente vengeance. Son ouvrage, pourtant ne prend nulle part le ton de la haine. Il y a là trop de lucidité pour que la passion entame la justesse du ton.

On peut lire de bout en bout L'Allemand sans parvenir à y découvrir une seule de ces violences verbales par quoi s'exprime le ressentiment. Non cependant que l'examen fut sans flamme, sans ardeur. A certains égards au contraire, il est arrivé soulevé d'un beau feu. On sent que ce qu'avance l'auteur, il l'a plus qu'observé : il l'a vécu et souffert.

“Je cède ici, le sachant, note-t-il lui même, dans son avant-propos, à la fureur de son esprit, à son intégrité¹.

Et c'est vrai. L'admirable scrupule dont il avait toujours témoigné dans ses "Etudes", Rivière l'applique ici à une matière vivante.

Voici comment Jacques Rivière dépeint l'Allemand : “Le souci de la morale n'est pas complètement exclu de sa préoccupation. Mais voici sous quelle forme il reparait :

Si je fais ça, se demande notre homme, l'opinion l'acceptera-t-elle, le crime ne sera-t-il pas trop grand, ne s'élèvera-t-il pas au point de compromettre ma réussite, trouverai-je des explications suffisantes pour apaiser la rumeur publique ?... Il tient donc compte des caractères plus ou moins prohibés de l'entreprise qu'il projette, mais dans la mesure seulement où elle est rendue par là plus ou moins réalisable.” Que l'on n'oublie pas, j'y reviens, que ces phrases ont été écrites dès 1917 ; on mesurera mieux, ce me semble, la clairvoyance de Jacques Rivière. Des noms de

¹ Les guillemets fermants ont été omis par le typographe.

ville, des dates historiques, des faits récents confirment ces propos : Vienne... Prague... Bratislava... De semblables évocations montrent la psychologie profonde de ce que l'on a appelé l'Allemagne éternelle. »]

– R.G. NOBÉCOURT, « La Nouvelle Revue française dans l'histoire des lettres, par L. Morino (N.R.F.) »,

Journal de Rouen. Journal de Normandie, 178e année, n° 122, mardi 2 mai 1939, p. 5, col 1-7

[page « La Vie littéraire », avec photo non créditée « Jacques Rivière » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 53 ; extrait final :

« La mobilisation lui enlevait Jacques Rivière, bientôt capturé. Péguy, Alain-Fournier ne reviendraient pas. Et aucun de ceux qui reviendraient ne serait au retour l'homme du départ... (A suivre) »].

– R.G. NOBÉCOURT, « La Nouvelle Revue française dans l'histoire des lettres, par L. Morino (N.R.F.) »,

Journal de Rouen. Journal de Normandie, 178e année, n° 136, mardi 16 mai 1939, p. 5, col 3-5

[page « La Vie littéraire » ; coupure absente au fonds Rivière, extrait :

« Cette ambition excluait la haine et l'intolérance ; M. Julien Benda n'était pas prévu. [...] On souhaite seulement qu'elle continue. »]

– Robert BRASILLACH, « L. Morino, La Nouvelle Revue française dans l'histoire des lettres (N.R.F.) »,

L'Action française, 32e année, n° 124, jeudi 4 mai 1939, p. 3, col. 1-6

[« Causerie littéraire » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 44 ; sans mention de Paulhan, mais contre Julien Benda :

« Au retour de la guerre, Jacques Rivière écrivait en 1919 : “A supposer le pire, on trouvera dans la N.R.F. plusieurs points de vue sur la politique qui pourront se combattre, mais qui garderont entre eux ce lien et cette ressemblance d'être tous également réfléchis et sincères et de n'entraîner entre ceux qui les défendront ni haine ni intolérance.” Ah ! que j'ai bon goût ! Car où ont mené ce beau libéralisme, cette tolérance ? Ils ont mené à Julien Benda, dont on ne dira point qu'il soit réfléchi ou sincère, ou qu'il défende sans haine ses positions racistes et sadiques. Encore voulons-nous bien admettre qu'il s'agit ici d'une déformation, et sommes-nous sûrs que Jacques Rivière ne l'avait point désirée. Mais à la fin de la N.R.F. comme à ses débuts nous retrouvons donc le même contraste entre la tolérance affichée et l'intolérance réelle. »].

– Rolande BERGER, « Les Russes et nous »,
Le Grand Écho, 6 mai 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 54 ; extrait :

« *L'incompatibilité de l'esprit russe et de l'esprit français a été soulignée avec une rare pénétration, par un auteur mort jeune, mais dont le nom a gardé une place de choix dans nos lettres. Jacques Rivière avait écrit un "Essai sur la décadence de la liberté" que l'Union pour la Vérité voulut, en 1925, réimprimer en hommage au jeune écrivain qui venait de disparaître. On trouve dans cet Essai des pages remarquables, particulièrement instructives aujourd'hui.* »].

– n.s., « Lundi 5 juin / 10 h. 30. – Lille, Toulouse, Limoges : *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy, 2e partie (actes III, IV et V) »,
Choisir, 4 juin 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 52 ; texte complet :

« *Vendredi dernier, l'Orchestre National faisait entendre la première partie du grand drame lyrique de Maurice Maeterlinck et Claude Debussy, première partie qui comprenait les trois premiers actes. A première vue, on pourrait croire qu'une erreur s'est glissée dans la rédaction des programmes de cette semaine, puisqu'on y indique à nouveau l'audition du troisième acte. Mais il n'en est rien et c'est intentionnellement que l'on nous fera réentendre ce troisième acte au début de l'ouverture de ce soir, car ce troisième acte est nécessaire à la création de l'atmosphère.*

En commençant son intéressante étude sur Pelléas et Mélisande, de Claude Debussy, Jacques Rivière écrit ces lignes qui nous semblent fort caractéristiques d'un état d'esprit :

“On ne sait peut-être pas assez ce que fut *Pelléas* pour la jeunesse qui l'accueillit à sa naissance, pour ceux qui avaient de seize à vingt ans lorsqu'il parut. Un monde merveilleux, un très cher paradis où nous nous échappions de tous nos ennuis. Toute la semaine, au lycée, nous l'attendions, nous parlions de lui. Avec quel amour et quel respect ! Il était la consolation de nos emprisonnements. Et, le dimanche venu, car nous ne pouvions l'entendre qu'aux matinées, de nouveau cette musique, de nouveau ce pays sonore où s'enfoncer, les trois dimensions mystérieuses de ce royaume ravissant. C'est sans métaphore que je le dis : *Pelléas* était pour nous une certaine forêt et une certaine région et une terrasse au bord d'une certaine mer.”

Pelléas fut une grandiose révélation pour toute une génération et il fut aussi, Rivière nous l'avoue, une évasion. Ce dernier fait nous indique immédiatement les limites mêmes de cet art. Citons encore Jacques Rivière qui écrit plus loin :

“cette sorte de faiblesse ou plutôt d'affaiblissement continu, cette musique à chaque instant va finir ; les harmonies sont une chute insensible et interminable : chacune s'élève en diminution sur la précédente, c'est-à-dire en plus grande extase et plus dénouée encore par la volupté.”

Cette faiblesse interne, cette volupté de l'harmonie sont peut-être l'idéal du symbolisme. Ils ne peuvent plus nous satisfaire. Nous ne voulons pas nous évader dans l'art, mais, au contraire, nous élancer vers le but, rallier d'une seule traite la vie la plus quotidienne et la réalité la plus spirituelle.

Et si Pelléas et Mélisande nous apparaît plus que jamais un chef d'œuvre, c'est que la musique de Debussy possède autre chose que ces puissances de chute, c'est qu'en dépit de son aspect, aussi peu linéaire que possible, elle renoue la tradition classique. »].

– G.C. [Georges CHARENSOL], « En marge »,

L'Ordre, 11e année, n° 3410, mardi 13 juin 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 52; mais pas trouvé à la BNF sous la cote Micr. D. 1028 ; texte complet :

« Dans La Dépêche du Berry, M. Pierre-Gérard Michel veut bien faire écho à une de nos dernières chroniques, à propos des Hauts du Hurlevent, que nous terminions en formulant le vœu de voir porter à l'écran Le Grand Meaulnes. Il écrit :

Transposition littéraire du réel, *Le Grand Meaulnes* ne traduit nullement une évasion désespérée à la manière des Brontë. S'il juge probable qu'il n'aura pas la paix dans ce monde, Alain-Fournier veut du moins que ces pures images "forment pour les tristes âmes lassées, écrit Madame Isabelle Rivière, un doux chemin de lumière qui partant du cœur simple et tout familier de notre pauvre monde obscurci aboutisse jusque au bord de l'autre..."

Par delà cette gloire littéraire en quoi Alain-Fournier voyait l'unique moyen de rejoindre Yvonne de Galais, de communiquer avec elle, telle demeure l'ultime portée de ce message.

Quant à son esthétique proprement dite, excusons-nous d'en rappeler les principes, mais le problème d'une adaptation ne permet guère de les perdre de vue : "Je n'aime la merveille que lorsqu'elle est étroitement insérée dans la réalité, non pas quand elle la bouleverse ou la dépasse." — "Il est vrai que j'aime assez cette façon de se tromper sur moi et de comprendre fantastique là où j'ai voulu faire émouvant."

A l'écran, plus encore que dans le roman, *Le Grand Meaulnes* devrait se tenir aussi loin de l'irréel et du fantastique que de l'imagerie d'Epinal ; conserver son esprit d'enfance et tout le merveilleux qui poétise son émouvant réalisme.

... *Entièrement d'accord, cher confrère, mais aussi quel film magnifique si on le réussissait ! »]*

– Jacques COPEAU, « 1914 et maintenant »,

Le Figaro, 114e année, n° 271, jeudi 28 septembre 1939, p. 1, col. 7-8

[rubrique : « Chronique » ; coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 54 ; texte complet :

« Il y a vingt-cinq ans, mes amis et moi nous étions réunis. Le Vieux-Colombier naissait à peine. Il venait de terminer sa première campagne de sept mois. En juin, nous avons interrompu les représentations de La Nuit des Rois pour faire une tournée d'abord en Angleterre, puis en Alsace où nous avons été les hôtes du vieux Koeberlé et du docteur Bucher. Les femmes et les enfants mis à l'abri, ceux d'entre nous qui n'étaient pas encore mobilisés, ou qui l'étaient sur place, ou qui attendaient leur affectation, s'étaient rassemblés et faisaient popotte rue Laugier, chez Théo Van Rysselberghe. Il y avait là André Gide, Ghéon, moi-même, Jean Schlumberger de temps en temps. Un peu plus tard, Émile Verhaeren y fit quelques

apparitions éclatantes. Certains soirs notre cercle s'élargissait pour accueillir à la table du dîner Pierre de Bréville, Vincent d'Indy ou André Suarès.

Je ne sais si la déformation du souvenir me fait étendre à tout un groupe un état d'esprit qui m'était personnel : il me semble que nous entrions dans cette guerre avec une inconscience totale. Les avertissements de Péguy n'avaient pas suffi à nous alerter. Les faits d'avant-guerre ne parlaient que faiblement à nos imaginations; Complètement étrangers à la politique, la plupart d'entre nous n'avaient de préoccupation profonde que pour les exigences de leur art. Nous ne savions pas du tout ce que c'est qu'une guerre. Nous n'y avons pas du tout réfléchi. Nous vivions alors dans un état d'exaltation vague, de générosité sans but, de besoin de sacrifice. Et nous étions exposés sans défense, comme le dernier badaud de la rue, aux émotions contradictoires, aux informations dénaturées, aux fausses nouvelles, oui, même les plus extravagantes, comme celle des régiments russes qu'on avait vus descendre le boulevard Saint-Michel, en route pour la gare de l'Est. Il en fut ainsi jusqu'au jour sévère de la vérité, jusqu'au communiqué "de la Somme aux Vosges" qui nous réveilla.

Cependant que nous faisons les efforts les plus loyaux du monde et les plus gauchement empressés pour nous insinuer dans quelque organisme de défense nationale, Péguy était parti avec ses réservistes de Coulommiers, Péguy qui, en juin 1905, neuf ans avant le grand appel, allait déjà au Bon Marché "acheter ce qu'il faut que l'on emporte un jour de mobilisation". Alain-Fournier était parti. Jacques Rivière était parti. Il m'avait écrit de Cenon, lieu de ses vacances familiales, qu'il lui paraissait "presque impossible, cette fois, que ça rate", et qu'il en était tout soulevé !

Alain-Fournier n'est pas revenu. On voudrait être sûr qu'il eut, avant sa dernière heure, le pressentiment que son livre allait régner sur tant de jeunes âmes. Fait prisonnier dès les premiers engagements, interné en Allemagne puis en Suisse jusqu'à la fin de la guerre, Jacques Rivière est rentré "bien fatigué, bien excédé, bien insensible". Ce sont ses expressions. J'ai dans les mains les cartes jaunies, maculées de cachets, qu'il m'envoyait de ses prisons. L'écriture très fine, tracée au crayon, en est devenue presque indéchiffrable. Il disait que ses larges efforts pour "ne pas sentir" lui avaient fait un cœur "incapable de dilatation" et qu'il lui fallait "un peu de bonheur tout de suite, le plus tôt possible"...

Les jeunes d'aujourd'hui, c'est avant que le bonheur leur aura été retiré. C'est pendant ces années d'inquiétude, de menace et d'alertes perpétuelles que leur cœur était devenu incapable de dilatation. Et c'est pour rejeter ce poids qui les étouffe, pour respirer enfin, c'est pour essayer de délivrer le monde des ténèbres qui menaçaient de l'envahir, qu'ils ont accepté si simplement de partir. L'enthousiasme est remplacé chez eux par la conviction stoïque. Ils ont eu sous les yeux les images atroces de la guerre d'Espagne et de la guerre de Chine. En gagnant leur poste de combat, ils auront lu les nouvelles de Pologne.

Ils savent ce qu'ils vont faire. »].

– André ROUSSEAU, « Jacques Rivière : L'Allemand (Gallimard) », **Le Figaro**, 114e année, n° 301, samedi 28 octobre 1939, p. 6, col. 6

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 55 ; texte complet :

« Jacques Rivière, fait prisonnier dès le début de l'autre guerre, passa près de trois ans en Allemagne. Son intelligence observa les Allemands avec une extrême pénétration. Sa délicatesse le retint quelque temps de publier le portrait

psychologique qu'il en avait tracé dans ses carnets. Quand il écoutait sa sincérité de moraliste, il voyait bien quels jugements rigoureux il devait porter sur certains caractères essentiels de l'âme allemande. Quand il songeait à notre victoire, la générosité le retenait d'accabler le vaincu par une analyse trop vraie de sa nature. Il publia son livre, pour finir, parce que c'était plus fort que lui. Comme il dit, "ses Boches ne passaient pas".

Nous pouvons rouvrir ce livre si parfaitement juste avec des sentiments analogues. Qui de nous n'a voulu croire qu'on pouvait vivre avec les Allemands, malgré tout, dans un certain accord intellectuel et moral ? Qui n'a voulu écarter la défiance à leur égard ? Quand ils nous montrent eux-mêmes que ce n'est pas possible, L'Allemand du regretté Jacques Rivière semble nous dire : "Vous voyez, je vous l'avais bien dit."

Ce livre, et c'est une grande force, n'est pas un livre indigné, mais un livre consciencieux. Et c'est précisément parce que Jacques Rivière a une notion si fine – si française – de la conscience que l'Allemand le scandalise. Il ne trouve pas chez lui ce qu'il voit en l'homme de plus précieux : "Cette petite cloison qui sépare le continent du Bien et celui du Mal, par sa seule absence, rend vaines toutes les autres qualités de l'esprit. La nuit intérieure dont il souffre, l'Allemand la porte partout avec lui ; et elle se répand au dehors sur tout ce qu'il fait, obscurcissant ses plus belles réussites."

Durant ses trois années de captivité, Jacques Rivière a vu les Allemands commettre bien des cruautés et bien des vilénies, dont il rapporte maint exemple. Ce qui l'irrite, ce n'est pas tant de constater si souvent le forfait à l'honneur ou à la loyauté. Il aimerait mieux avoir assisté à de beaux crimes. Mais le dégoût le prend, de voir que l'idée même de forfait échappe à l'incertaine conscience allemande. Il analyse de façon tout à fait remarquable cette "morale du possible", où tout ce qui est faisable peut devenir bon à faire.

"Prenez l'Allemand à tel instant que vous voudrez : comme il y a des gens qui sont toujours à houspiller les filles, vous le trouverez à coup sûr en train de tâtonner sur les frontières de la morale, de chercher les endroits faibles, de peser les interdictions, de calculer les résistances et d'essayer de les tourner; Son esprit est comme liquide : abandonné à lui-même, il découvre les moindres pentes et coule toujours au plus bas."

Dès lors, le mal peut devenir le bien si on le trouve avantageux. La vérité, c'est tout ce qu'on peut faire croire. Le devoir, c'est tout ce qu'on peut vouloir. C'est pourquoi une volonté toujours disponible, toujours prête à se mettre en mouvement, remplit chez l'Allemand le vide intérieur : "Il vit dans un monde qu'il forge à chaque instant, et non pas en poète, par l'imagination, mais comme un officier, par la discipline qu'il lui impose."

C'est le fameux dynamisme qui est la seule force de l'Allemagne. "C'est peut-être ce qu'ont senti les peuples faibles, comme les Russes, ceux qui se voient impuissants à exploiter eux-mêmes leur propre richesse. Lénine et Trotsky n'ont pas été séduits au service de l'Allemagne par de simples pourboires. Même s'ils en ont reçu, leur esprit était déjà gagné. Ils voyaient dans l'Allemagne l'agent du bouleversement universel et, par là, le pouvoir le plus apte à leur venir en aide dans la création d'un monde nouveau."

Ces dernières lignes attestent l'actualité brûlante qui court sous un livre vieux de vingt ans, quand il exprime d'invariables vérités. »]

– L.S., « Une conférence de M. Chaix-Ruy »,

Le Petit Niçois, 59e année, n° 354, mercredi 20 décembre 1939

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 55 ; la conférence de Chaix-Ruy a eu lieu le lundi 18 décembre 1939. Sous la cote Jo-87822 de la BNF, le texte n'a pas été trouvé à la date indiquée].

– M.C.T., « Société de conférences »,

Journal de Monaco, 82e année, n° 4287, 21 décembre 1939, p. 4, col. 1 et 2 ;

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 55 ; texte complet :

« Nous avons assisté, lundi dernier, à l'une des plus belles Conférences, qu'il nous ait été donné d'entendre dans cette Salle du Quai de Plaisance où tant de personnalités éminentes ont pris la parole. Agrégé de l'Université, Directeur du Lycée Chateaubriand à Rome, professeur de Philosophie à l'Université de Coimbre et actuellement, sur sa demande, professeur au lycée de Nice, M. Chaix-Ruy joint à l'étendue du savoir, à la connaissance des sujets qu'il traite, aux qualités solides qu'il doit à sa formation universitaire, la sensibilité littéraire la plus fine et la plus ardente et les dons les plus brillants de l'orateur. Le public absolument conquis par la délicatesse et l'originalité de ses aperçus comme par la souplesse et la chaleur de sa parole, a interrompu à plusieurs reprises son exposé par des applaudissements unanimes et l'a salué d'une chaleureuse ovation à sa descente de tribune.

M. Chaix-Ruy nous a entretenus des Carnets de captivité de Jacques Rivière à qui il a consacré une étude dans un ouvrage intitulé De Renan à Jacques Rivière et qui lui a valu le prix Bordin de l'Académie Française.

Il a d'abord esquissé une rapide biographie de son personnage, rappelé son enfance dans un milieu austère de Bordeaux, sa formation intellectuelle, l'évolution de sa pensée et analysé d'une façon pénétrante cette nature complexe et ce haut esprit en proie au doute et au scrupule. Il a rappelé les influences qui ont agi sur lui : Barrès dans sa première manière ; André Gide dont l'Immoraliste et les Nourritures Terrestres le troublèrent ; Paul Claudel auprès duquel il chercha une sorte de refuge moral, et son ami et contemporain Alain-Fournier, l'auteur du Grand Meaulnes, chez qui il trouva une nature complémentaire de la sienne et qui fut le confident de son inquiétude.

Arrivant aux Carnets et après avoir narré quelques anecdotes qui mettent en lumière la fermeté de caractère du captif et aussi la gaîté juvénile de ce jeune Français qui brave ses geôliers et se défend par le rire contre leurs brimades, le Conférencier a dégagé, à la suite de son auteur, les traits essentiels de l'Allemand. Chez l'Allemand, observe Jacques Rivière, l'action précède la pensée. Celle-ci ne lui sert que pour justifier après-coup ce qu'il a fait au contraire du Français qui veut établir son droit avant d'agir. La philosophie Hegelienne du "devenir" crée chez lui une instabilité qu'aucun engagement, aucune parole donnée ne peut fixer. Son activité n'a d'autre limite que celle du possible. Comment deux peuples aussi diamétralement opposés pourraient-ils arriver à se comprendre ? Ils ne parlent pas le même langage. La pensée allemande est inadmissible pour l'esprit français. Elle est pour lui une mauvaise nourriture. C'est ce que Jacques Rivière a voulu exprimer dans un raccourci violent quand, parlant de sa génération trop imprégnée de l'influence germanique, il a écrit : "Il faut vomir l'allemand".

M. Chaix-Ruy a donné à cette analyse aussi subtile que pénétrante, un accent lyrique et une chaleur que servait le timbre sonore d'une voix dorée au soleil de Provence et a conclu en disant que, si Jacques Rivière a disparu trop jeune pour donner l'œuvre accomplie qui aurait fait de lui un chef, il laisse quelques pages sublimes qui le classent au rang des plus grands écrivains. »]

– « **Paroles françaises / Sur l'Allemand** »,

Journal des Débats, 151^e année, n° 309, mercredi 27 décembre 1939, p. 1, col. 2 ;

[coupure au fonds Rivière, dossier de presse I, f° 55 ; citation seule :

« “Prenez l'Allemand à tel instant que vous voudrez, vous le trouverez à coup sûr en train de tâtonner sur les frontières de la morale, de chercher les endroits faibles, de peser les interdictions, de calculer les résistances et d'essayer de les tourner. Son esprit est comme liquide : abandonné à lui-même, il découvre les moindres pentes et coule toujours au plus bas” *Jacques Rivière / L'Allemand* (page 135) »]